

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal, Lentente 656-02.

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

123, rue Montmartre, PARIS (2^e)

La Société des Nations et le problème de la paix

La Conférence de Londres et la récente Assemblée, à Genève, de la Société des Nations sont encore à l'ordre du jour. Ces deux événements sont copieusement commentés par la presse du monde entier. Il n'est donc pas trop tard pour en parler.

Pour qui considère que c'est le passionnant problème de la Paix ou de la Guerre qui était en jeu à Londres et à Genève, ces interminables commentaires sont pleinement justifiés.

Pour nous, anarchistes, qui savons de quoi il retourna, à Genève et à Londres, s'attarder longuement à ce qui a été dit, annoncé ou convenu ici et là, serait d'un assez médiocre intérêt ; car nous savons que, séparés ou réunis, d'accord ou en conflit, les représentants des gouvernements ne peuvent délibérer que sous la surveillance et conclure que sous les ordres de la finance cosmopolite.

Herriot, Mac Donald, Theumis, Salandra, et toute la camarilla des hommes d'Etat que réunissent les assemblées et conférences de cette espèce ne sont et ne peuvent être, quoi qu'ils disent et fassent, que les hommes d'affaires des puissants industriels, commerciaux et financiers qui centralisent plus que jamais et, conséquemment, dominent de plus en plus la vie économique de l'humanité.

Sur le marché du pétrole, du charbon, du sucre, du blé et autres produits nécessaires à l'existence, qui l'emportera ?

Du point de vue « Travail », — le seul qui nous intéresse, — la nationalité du vainqueur nous laisse indifférents, puisque, en fin de compte, la situation internationale des producteurs salariés n'en sera ni améliorée, ni modifiée, et que, prise dans son ensemble, celle des accapareurs n'en sera ni diminuée, ni changée.

Toutefois, puisque certains journaux, en France, en Angleterre et un peu partout, ont présenté à l'opinion publique, comme le triomphe de l'esprit de paix, la résolution Herriot-Mac Donald, qui a reçueilli, à la Société des Nations, l'adhésion unanime et, nous dit-on, enthousiaste des délégués, il n'est pas inutile de voir ce que contient cette résolution dite « d'accord », ce qu'elle signifie dans le présent, ce qu'elle promet dans l'avenir.

Voici les termes de ce fameux accord. Je les reproduis littéralement :

L'Assemblée prenant acte des déclarations des gouvernements représentés, y voit avec satisfaction la base d'une entente tendant à établir la paix définitive et décide, afin de concilier les divergences qui demeurent entre certains points de vue exposés, et une fois cette conciliation obtenue, de pouvoir faire convoquer, dans le délai le plus rapide, par les soins de la Société des Nations, une conférence internationale sur le désarmement.

1^o La troisième commission est chargée d'examiner les documents relatifs à la sécurité et à la réduction des armements, notamment les observations des gouvernements sur le projet d'assistance mutuelle préparé en vue de la résolution 14 de la troisième assemblée, ainsi que les autres plans préparés et présentés au Secrétariat général depuis la publication du projet de traité.

La troisième commission examinera, en outre, les obligations contenues dans le pacte de la Société des Nations, en vue de garantir toute sécurité qu'un recours à l'arbitrage ou une réduction des armements peuvent nécessiter ;

2^o La première commission est chargée : a) D'étudier, en vue d'amendements éventuels, les articles du pacte relatifs au règlement des différends ;

b) D'examiner dans quelles limites les termes de l'article 36, paragraphe 2 du Statut de la Cour Internationale pourraient être précisés afin de faciliter l'exécution de cette disposition, en vue de renforcer la solidarité et la sécurité des nations du monde, en résolvant par des voies pratiques tous les différends susceptibles de s'élever entre les Etats.

Eh bien ! Dussé-je être, une fois encore, accusé de cécité et de surdité volontaires, j'ose affirmer que ce texte de résolution n'a aucune signification positive, ne comporte aucun accord effectif, n'entraîne aucune conséquence pratique, en un mot ne fait pas avancer d'une semelle la solution des problèmes

SEBASTIEN FAURE.

redoutables qu'avait à étudier la récente Assemblée de la S. D. N.

Relisez ceci : « L'Assemblée, prenant acte des déclarations des gouvernements représentés, y voit avec satisfaction la base d'une entente tendant à établir la paix définitive et décide, afin de concilier les divergences qui demeurent entre certains points de vue exposés, et une fois cette conciliation obtenue, de pouvoir faire convoquer, dans le délai le plus rapide, par les soins de la Société des Nations, une conférence internationale sur le désarmement. »

Que veut dire ce galimatias diplomatique ?

Le voici : 1^o Que nulle décision ferme n'a été prise ; qu'il n'y a donc rien de fait ;

2^o Que l'accord dont on fait état repose sur de banales déclarations qui ne portent la signature officielle et définitive d'aucun gouvernement, vu que ces déclarations peuvent être contredites, demain, par les délégués et représentants des gouvernements qui suivront ;

3^o Que ces déclarations elles-mêmes n'ont que la valeur d'une base sur laquelle l'entente reste à se faire ;

4^o Que ladite base tend purement et simplement à établir la paix ;

5^o Que les divergences de vue n'ont pas été aplaniées, puisque cette conciliation reste à être obtenue ;

6^o Que tout le travail de Genève aboutit à l'idée de la convocation d'une conférence internationale sur le désarmement.

Le reste de la résolution porte entièrement sur le travail préparatoire que la première et la troisième commission auront à mettre au point.

C'est tout.

C'est peu ; ce n'est même rien du tout ; c'est tout au plus la montagne accouchant d'une souris.

Mais il fallait bien faire croire aux imbéciles qui placent leur confiance dans la Société des Nations que cette Assemblée sur laquelle, grâce aux informations des agences et aux articles publiés par tous les journaux, les regards de tous étaient fixés, constituaient un événement important et ouvrait la porte à tous les espoirs et besoins de paix qui bercent l'âme de tous les peuples.

Il fallait aussi que, dans la personne des Mac Donald et des Herriot, l'idée démocratique dont ces hommes d'Etat sont présentement les représentants les plus qualifiés tentât de réagir contre le discrédit dans lequel elle est tombée et contre les poussées de dictature qui, en Italie, en Espagne et en Russie, lui ont infligé de rudes défaites.

Il fallait enfin que les travailleurs du monde entier fussent portés à estimer que depuis la prise du pouvoir par le chef des Travaillistes en Angleterre et le chef des radicaux et des socialistes en France, les intérêts de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie sont entre bonnes mains et confiés à des partis politiques dont la fermeté et le loyalisme sont éprouvés.

Adroite mise en scène, interprétation de qualité, auditoire de circonstance et chauffé comme il sied quand on veut que la toile se baisse sur un éclatant succès.

Mais pure comédie !

Nous restons, nous, sur nos invincibles positions. Nous savons que les gouvernements, quels qu'ils soient, ne peuvent utilement collaborer au grand œuvre de la paix ; nous savons que l'Internationale capitaliste ne peut maintenir ses privilégiés et son écrasante suprématie que sur des peuples divisés ; nous savons que les Etats ne peuvent se dispenser de s'appuyer sur la force et que les armées permanentes sont indispensables à leur sécurité ; nous savons que le Régime capitaliste porte en soi la guerre comme l'arbre porte le fruit ; nous savons que les Gouvernements sont fatidiquement acculés à déclencher la guerre quand ils sentent monter la menace de la Révolution.

Et nous avons la certitude que la Paix ne naît et ne se développe qu'au sein d'une humanité qui aura définitivement chassé les mauvais bergers — bleus, blancs, verts, jaunes ou rouges — qui la trompent, l'exploitent et l'oppressent.

Il y aurait une bonne économie à réaliser, ce serait de supprimer l'Etat. Non seulement on n'entreprendrait plus d'inutiles, mais on obligerait les bêtes nuisibles à se rendre bons à quelque chose.

Ce n'est certes ni d'Herriot, ni de Boncour, ni de Cachin, que nous attendons cette mesure.

SEBASTIEN FAURE.

La vie chère

GOUVERNEMENT, COOPÉRATIVES ET... IMPUSSANCE

Un conseil de cabinet s'est tenu hier. La question de la vie chère y fut étudiée de très près, dit le communiqué. Nous avons une très haute opinion sur la compétence des politiciens, cultivateurs de la phrase et du bluff, à propos des questions agricoles.

Le gouvernement se prépare à déposer des projets de lois pour réprimer les agissements des mercantils. Il compte sur les commerçants « honnêtes » pour l'aider. Mais il oublie de nous faire savoir où finit l'honnête commerçant et où commence le mercantil. Gageons que la définition dépasse ses compétences... pour la bonne raison qu'elle est impossible.

Les préfets veilleront à ce que la taxe sur les farines soit rigoureusement appliquée. Mais comme le blé n'est pas taxé, car il ne faut pas mécontenter les exploitants de la campagne, on se demande ce que peut bien signifier la taxe sur la farine.

En réalité, Herriot et ses compères patagent dans le marais. Ils voudraient ne pas s'aliéner les propriétaires campagnards et les commerçants, et contenter quand même les consommateurs.

Problème insoluble. La vie est chère parce qu'il y a trop de gens qui s'enrichissent au détriment du public, parce que les charges qui pèsent sur la consommation du fait des capitaux accumulés sont trop lourdes.

Pour remédier à cela, il faudrait saper le principe même de la propriété et du commerce.

N'attendons pas cela d'Herriot. Quand il aura amusé le public quelques semaines avec ce sujet, il passera à d'autres exercices.

LA FEDERATION DES COOPERATIVES INTERVENT

Les dirigeants de la Fédération nationale des Coopératives de consommation, qui sont des créatures du bloc des gauches, ont envoyé une note au gouvernement sur la question.

Ils proposent... l'intervention de l'Etat et des municipalités pour l'organisation de certains offices de statistique, d'études et pour l'institution de ventes par l'accord entre les organismes politiques et les coopératives.

Voilà la coopération qui tourne maintenant un oeil épris vers l'Etat, elle qui avait pris de la force et du développement précisément parce qu'elle vivait d'une existence propre, autonome, en dehors de toute politique.

Il nous semble que la situation économique actuelle favorisait la coopération, qu'achetant et vendant sans intermédiaires, elle était placée pour mener elle-même par ses propres moyens, la lutte contre la vie chère. En se tournant vers l'Etat, les dirigeants avouent leur incapacité et leur incompétence. Ils avaient pourtant une belle action à mener. Mais la politique pourrit tout.

Tous ces cauteurs sur des jambes de bois ne serviront pas à grand' chose. Les bleufieurs se déconsidéreront un peu plus. Et le coût de la vie continuera son ascension jusqu'à ce que Populo mette carrément les pieds dans le plat.

LE FAIT DU JOUR

Des économies !

Herriot, et quelques-uns de ses ministres, ont examiné le budget. Ils ont découvert qu'on pouvait le réduire de 130 millions. Nous croyons bien, quant à nous, qu'ils n'ont pas mis de bonnes lunettes, car les économies trouvées ne forment pas la vingtaine partie de ce qui est gaspillé par les services de l'Etat.

A part quelques centaines de millions pour les services publics et l'enseignement — et encore que de gâchis dans ceux-là — on peut considérer que tout le reste est non seulement inutile, mais nuisible.

Armée, marine, justice, prisons, service de rente, autant d'institutions qui ne font qu'en traverser la bonne marche de la société. Elles ne servent qu'à sauvegarder les intérêts de la minorité qui régne en maître.

Et justement, les économies réalisées ne le seront pas sur les organismes répressifs de l'Etat, mais sur les ministères de l'Instruction publique, de l'Agriculture, de l'Hygiène, des Travaux publics, c'est-à-dire précisément sur ceux qui, tout en coûtant beaucoup trop cher, rendent encore quelques services.

On appelle ça une politique de gauche, de progrès social ! A rebours, probablement !

Cela ne nous étonne aucunement. Les gouvernements se suivent et se ressemblent. Le couleur dont ils se teignent n'a rien à voir à la chose.

Toute économie qui porterait sur les mauvaises institutions réduirait du coup la puissance de l'Etat. Et on comprend très bien que ces gens-là ne tiennent pas à se suicider.

Il y aurait une bonne économie à réaliser, ce serait de supprimer l'Etat. Non seulement on n'entreprendrait plus d'inutiles, mais on obligerait les bêtes nuisibles à se rendre bons à quelque chose.

Ce n'est certes ni d'Herriot, ni de Boncour, ni de Cachin, que nous attendons cette mesure.

Les troubles en Russie

Le grand journal des masses, qui sait tant de choses et informe si bien ses lecteurs sur les événements qui se déroulent en Russie, ignore sans doute que la Géorgie est en ce moment à feu et à sang. Nous serions heureux de connaître les raisons de ce silence. Et, de plus, l'Humanité, qui est en relation directe avec Moscou, pourrait peut-être nous éclairer sur ce mouvement « révolutionnaire ».

Les grands journaux bourgeois et les dépeches d'agences sont pleins de contradictions, et c'est en vain que nous cherchons la vérité.

Nous reproduisons à titre documentaire le télégramme qu'a fait parvenir à Mac Donald le président du gouvernement de la Géorgie. L'Humanité ne fera sans doute pas de même. Mais nous voulons espérer quand même qu'elle ne tiendra pas plus longtemps dans l'ignorance ses lecteurs de ce qui se passe en Russie.

« A MAC DONALD,

London.

« Le peuple géorgien, acculé au désespoir par les trois années d'occupation militaire moscovite, s'est levé, l'étendard de la révolte en mains, pour le rétablissement de l'indépendance nationale et de la liberté. Depuis dix jours, la bataille continue entre la population civile et les troupes de l'armée rouge. Au nom de la Géorgie martyrisée, je vous supplie de proposer au gouvernement de Moscou d'arrêter le sang qui coule à flots et de régler le conflit de manière pacifique en ayant recours à l'arbitrage. »

Qu'attend Moscou ? Et que dit l'Humanité ? Le fera-t-elle plus longtemps ?

Nous avons posé il y a quelques jours une question au journal moscovite, relative à la grève des dockers de Petrograd. Nous la répétons pour les « incidents » géorgiens.

Nous répondra-t-elle ?

Pressons-nous

Les amis, dépêchons-nous. Ne boudons pas le Libertaire. S'il disparaît, tous le regretteront, même ceux qui n'ont pas l'air de s'y intéresser. Il leur rend des services à eux aussi.

Envoyez vos deux thunes tout de suite.

Et, nous le répétons, chacun d'entre nous amis doit trouver un abonné nouveau avant la fin du mois.

De l'effort conjugué de tous, nous ferons un beau journal bien vivant. Mais aidez-nous, nous ne pouvons rien sans vous.

La manifestation de Perpignan

Le camarade Rey, ouvrier coiffeur, avait distribué des tractes à Perpignan contre Primo de Rivera. On l'avait expulsé comme sujet espagnol.

Un meeting de protestation contre cette expulsion s'est tenu avant-hier soir. Le succès fut considérable.

Des orateurs révolutionnaires et catalans flétrirent le régime actuel de l'Espagne, l'infamie du dictateur militariste, et Gilka Kourtz, au nom des femmes, s'éleva contre l'odieuse mesure policière.

A l'issue du meeting, les manifestants défilèrent dans la ville, précédés de drapés rouges, et allèrent concevoir la préfecture et le consulat d'Espagne.

Après quoi, faisant irruption au Cercle espagnol, ils inaugurèrent un nouveau meeting qui eut aussi un grand succès.

Pas d'arrestation ni de bagarre, et toute la honte du Primo exposée en tonne et due forme.

La misère de Mac Donald

Dans les meilleurs politiques britanniques, on commente assez diversement la nouvelle selon laquelle M. Ramsay Mac Donald aurait récemment acquis 30.

N'exagérons pas l'autonomie

L'exagération est déplorable sur tous les sujets ; elle l'est davantage lorsqu'elle tend à tromper ses propres amis. Je ne vois aucun inconvenient à ce que les partisans de l'autonomie défendent leur point de vue avec acharnement ; mais je ne conçois pas qu'ils puissent employer des moyens susceptibles d'induire en erreur ceux à qui ils s'adressent. Il résulte que ces exagérations aggravent le mal au lieu de le guérir et loin de diminuer le désordre sous lequel coule le syndicalisme, elles l'aggravent ; elles augmentent le doute et la confusion existant dans l'esprit des travailleurs.

C'est pourquoi c'est un devoir, chaque fois que l'occasion en est donnée d'apporter des précisions aux affirmations exagérées ou erronées. J'indique au préalable que je ne fais pas de la controverse un jeu, mais une contrainte. Je ne suis pas un opposant systématique mais circonstanciel. Je m'efforce autant que je le pourrai, d'écrire clairement et simplement, voulant éviter à ceux qui me lisent l'usage d'un dictionnaire. Je n'oublie pas que je m'adresse à des ouvriers. Je souhaite que tous ceux qui écrivent dans notre sphère en fassent autant.

Je voudrais que ceux que je considère toujours comme mes amis — qui je pense se trompent ou s'illusionnent — sachent bien que je ne condamne pas à priori le moyen d'autonomie, mais seulement ses formes déordonnées, ses méthodes isolées et confuses ; ma sympathie reste entièrement acquise aux partisans sincères et désintéressés, mais je méprise ceux qui sous le couvert d'autonomie cherchent à satisfaire leur ambition. Enfin je déplore que des camarades à qui je ne fais pas le reproche d'être jeunes, posent aux censeurs, nient les lois expérimentales, brisent avec tant d'insouciance l'arme indispensable au salut ouvrier, pour qui tant de travailleurs gênent.

L'autonomie tient plus de l'instinct que de la raison ; on s'accorde en faisant ce geste un succès facile, mais on ne tient guère compte des difficultés dans lesquelles on laisse ses frères de travail et de misère ; on oublie trop que le syndicalisme n'est pas une sélection, mais un ensemble de travailleurs d'opinions diverses qu'il convient d'éduquer. Je ne confonds pas opposition et antagonisme ; c'est le cas pour la politique et le syndicalisme.

L'exagération que les partisans de l'autonomie ont d'enfler la valeur et l'action de leur organisation, conduit à la création de légendes ridicules. C'est ainsi que le bruit fait autour de la victoire des marins du Havre est bien en réalité dû à un succès pour une augmentation de salaires. Elle fut obtenue grâce aux circonstances favorables et surtout par l'intervention énergique des dockers qui, malgré les menaces et les dangers, montèrent à bord des navires et en chassèrent les jaunes sans ménagement. J'applaudis de tout cœur au triomphe des marins contre leurs exploiteurs, mais je voulais ramener aux proportions exactes le rôle des uns et des autres dans cette affaire.

Je crains que leur geste d'autonomie tant chanté ne soit pas uniquement d'ordre idéal. Ils ont en tous les cas poussé un peu loin l'autonomie, c'est qu'ils ont refusé, malgré la demande qui leur fut faite, de faire comme les dockers, eux aussi autonomes, de rester adhérents à la Bourse du travail et à leur Union locale — qui sont aux mains des syndicalistes — et non des politiciens. Ils ont laissé leurs amis se débrouiller devant toute les difficultés de l'entreprise politique.

Il ne faut pas exagérer autre mesure les mérites de l'autonomie et il ne faut pas la désirer dans l'espérance de diminuer le prix de ses cotisations, de les conserver uniquement pour le syndicat, ce qui serait contraire à toutes les règles de la solidarité entre travailleurs et organisations.

L'autonomie est un moyen de satisfaire les impatients, c'est un abri provisoire et précaire, bon pour un moment, mais insuffisant et incapable de résister à la tempête. Ceux qui s'imaginent le moyen nouveau, oublient qu'il servit déjà à diverses organisations qui finirent d'assez piteux résultats. Faut-il en rappeler quelques cas ? D'abord les Métaux de la Seine avant la guerre dont la démonstration fut moins que convaincante ; plus tard à Marseille, avec la création des « Travailleurs du Monde » qui malgré le dévouement apporté par ses auteurs, végéta, donnant aux militants plus d'ennuis que d'avantages.

Le même sort échut aux organisations inter-industrielles, offrant cependant, au point de vue théorique, l'expression d'un syndicalisme national et renouvelé ; ou les fonctionnaires étant supprimés, ces organisations n'eurent pourtant qu'une vie chétive et éphémère. Je pourrais si je m'en donnais la peine, citer d'autres exemples. Je préfère donner ici les impressions que me confia, à Lyon, un des principaux militants du Syndicat autonome de la métallurgie : « C'est contrainte par des circonstances et notre situation locale, que nous avons pris cette décision d'autonomie, mais je ne préconiserais pas cette méthode à d'autres organisations. » N'est-ce pas édifiant ? Il ajoute même : « Nous savons que l'isolement nous serait mortel, c'est pourquoi nous sommes restés adhérents à notre Union Départementale et locale. »

J'ai déjà dit que locale, régionale, industrielle, l'autonomie avait l'avantage de maintenir entiers des liens locaux et industriels. Il n'est pas de même lorsque morcelée, sans lien, livrant à l'intérêt ambiant que créa l'égoïsme, les adhérents de ces groupements, leur faisant oublier leur devoir de solidarité qui fait la force et la conscience ouvrière, souvent le manque de relations et de cohésion voulut presque toujours à l'échec toute tentative de revendications posées dans de telles conditions.

Aux capacités d'action, à la valeur sociale qu'ont exposées les partisans de l'autonomie, je peux sans crainte opposer celles des Terrassiers, du Syndicat du Bâtiment de Paris, Lyon et autres ; pourtant ils ne sont pas autonomes, ce qui ne les empêche pas de lutter et d'agir, d'augmenter même le chiffre de leurs adhérents.

Non vraiment, lorsque je vois des jeunes gens, aussi ardents d'inexpérimentés, ayant beaucoup lu et peu digéré, ralliés assez récemment au syndicalisme, prendre une telle position critique à l'égard d'hom-

mes qu'ils connaissent si peu, malgré leur talent littéraire, cela m'attriste. Le style est beau et riche, il me plaît mais les affirmations sont osées, et l'illégibilité me navre. Avis à ces jeunes cerveaux, évitant à leur aise dans le calme du laboratoire où les formules s'établissent sans complication, qu'elles s'éroulent comme des châteaux de cartes dès qu'elles entrent dans le domaine de la réalité.

Que de puérilité contenue dans tout ce fatras de jolies phrases, quelles belles fleurs de rhétorique, qui hélas ! ne peuvent vivre dans le terrain aride où nous nous débattons. Il y a erreur quand on confond les moyens et les buts du syndicalisme. Il ne faut pas lui accorder qu'un strict rôle matériel, c'est plutôt maigre.

« Bon pour le ventre, déclarent sentimentiellement nos savants, pas pour l'esprit. » Ils ignorent les luttes arides contre le militarisme, contre l'alcool, contre les religions ; ils méconnaissent toute l'éducation par la parole, par l'écrit, par la chanson entreprise avant la guerre et à travers tout le pays.

Pour démontrer la valeur des syndicaux, un camarade autonome fait un retour aux temps préhistoriques, et indique que l'homme des cavernes pour échapper aux dangers et poussé par les nécessités de l'évolution, usa du groupement qui lui rendit de grands services. Ainsi se créent les sociétés modernes ; l'exemple du groupement servit aussi au patronat qui accroît son autorité, ses priviléges. Aussi, pour faire prévaloir sa thèse d'autonomie, notre fougueux adversaire en arrive à cette conclusion singulière et paradoxale, qu'au lieu d'opposer dans la lutte un Bloc contre un autre Bloc, en se servant des moyens modernes, même illégaux, il préconise l'éparpillement des forces. A l'armée moderne, faut-il opposer les franc-tireurs ? Alors, pourquoi pas les tireurs à l'arc ? Il énonce froidement cette énormité dans le goût de celle-ci, que plus on est divisé plus on est fort. La culture des paradoxes est sans doute distrayante pour les esprits forts, mais elle manque d'intérêt pour ceux qui ont besoin de se sentir les caudas pour être plus puissants.

Cette méthode est une bizarre homéopathie ; je serais curieux de la voir appliquer aux que dans le syndicalisme. Après examen, les merveilleuses transformations proposées par notre docteur en autonomie ressemblent assez à celles des enfants qui pour mieux réparer leurs jouets leur ouvrent le ventre et les brisent... Je suis audacieux, j'aime les expériences nouvelles, mais celles de ce genre ont une allure trop scabreuse pour qu'il me vienne à l'idée de les essayer. Je conseille fort aux hardis novateurs du genre de tenter la chance sur eux et chez eux, nous verrons après. S'il est vrai également que l'autonomie a la vertu de guérir tant de maux, que ne rassemble-t-on pas les autonomistes en une seule organisation qui bientôt nous aura débarrassés des tares dont est accablée l'humanité. Mais ce ne serait plus de l'autonomie que de se rassembler ! Périsse le malade, et vive la formule !

Peut-être un jour serons-nous contraints d'user du moyen de l'autonomie, mais ce sera qu'une station, il nous faudra tôt ou tard songer à recréer entre tous les syndicats des liens, cela équivaudra à l'unité. D'ici là que les adversaires de ce point de vue usent de l'autonomie, mais n'en exagèrent pas les mérites.

LE PEN.

On assassine toujours à Solovieztsky

Nos camarades de Berlin nous communiquent l'appel ci-dessous auquel nous nous associons bien volontiers :

« Nous avons reçu des nouvelles tragiques sur le sort des emprisonnés politiques en Russie soviétique.

« Plus de 300 prisonniers politiques souffrent depuis quelques années aux îles Soloviezky, au cercle arctique.

« Il y a parmi ces prisonniers nombre de femmes et de jeunes gens. Pendant huit mois de l'année, ils sont tout à fait séparés du continent, loin de leurs parents et de leurs amis, sans relation aucune avec le monde extérieur. Plus de 45 % souffrent du scorbut. Les autres sont ou deviennent tuberculeux. Le régime dans les camps de concentration est cruel.

« Au mois de décembre de l'année passée, six socialistes furent tués par leurs gardiens.

« Dans l'atmosphère de terreur indescriptible qui règne se produisent de nombreux cas de folie et de suicide ainsi que des tentatives de se brûler vifs.

« Tous les emménages des îles Soloviezky et Anserki sont menacés de périr.

« Le gouvernement des Soviets est cruellement indifférent au sort des prisonniers politiques.

« Les comités de secours aux emprisonnés et exiliés politiques en Russie existant à Berlin, Paris et Prague affirment la véracité incontestable et absolue des faits précisés, lancent un vibrant appel à la démocratie mondiale, à toute l'humanité.

« Sauvez les emprisonnés politiques qui se meurent dans la mer Blanche !

« Exigez du gouvernement des Soviets la suppression de la déportation, la pire au monde ; exigez l'abolition des camps de concentration de Soloviezky !

« Au secours avant qu'il soit trop tard ! Dans deux mois les îles arctiques seront de nouveau séparées du continent. Ce sera peut-être la catastrophe inévitable.

« Avant qu'il soit trop tard, exigez la libération de Soloviezky.

Le groupement de défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie.

Avis important. — Adresser la correspondance à Lucien Chevalier 71, bd de la Villette, 10^e.

Les fonds, comme par le passé, doivent être envoyés au compte de chèques postaux Reclus 424-70.

Pour soutenir votre "Libertaire" Amis lecteurs abonnez-vous

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE

Vision de Chine

Pour avoir une idée impressionnante et vraie de la Chine, il faut y arriver en été, et après le coucher du soleil. La Chine, à l'époque de la belle saison, vit surtout la nuit, car pendant les chaleurs torrides du jour, elle sommeille.

Vous êtes tout d'abord abasourdi par le brouhaha de la rue, qui succède subitement au grand calme dont vous environnait la mer, lorsque vous étiez sur le paquebot qui vous avait amené. Et puis, il y a les lumières multicolores auxquelles vos yeux ne sont pas encore habitués. On se croirait quasiment pendant une nuit de 14 juillet à Paris. Mais l'impression n'est pas tout à fait la même, parce que les teintes des illuminations chinoises dépassent tout ce que l'on pourrait imaginer.

Les rues sont éclairées par des lanternes passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ces lanternes ont des formes étranges. Il y a d'abord l'inévitables dragons symboliques. Puis vient tout ce que la fantaisie burlesque des asiatiques s'est complue à inventer. On voit des faces de monstres moitié humains, moitié bêtes, ricanant ou grimacant comme sous l'empire d'une douleur infernale. Il y a des dents longues comme des griffes dans des bouches torturées. Certaines de ces bouches sont crispées, saignantes, vertes, noires. Ou bien encore, elles semblent baver à gros bouillons le pus d'un abcès immonde qui viendrait de crever dans leur gorge goitreuse.

Et puis, il y a les grondements de la foule bigarrée, le fracas d'orchestres dont la musique endiablée ou sinistre est vrombie par des fenêtres grandes ouvertes. Des ombres fantastiques, sur les murs blancs à la chaux des chambres entrevues à la dérobée, s'agitent comme pour des danse macabres.

Les pouss-pousse filent avec des cris à travers la brousse. Des mendians en guenilles indescriptibles, étaient leurs plâies sanguinolentes et nauséabondes, en proclamant leurs litanies lamentables. Des enfants, sales, demi-nus, crient, rient, ou pleurent.

Un palanquin renfermant quelque mandarin précieux, ou quelque riche bourgeois, jolie, menue, peinte, parfumée, vêtue de soie brodée et d'or et resplendissante de bijoux et de pierreries, passe au trot de ses porteurs.

Des policiers, pour que la route devienne libre devant la somptueuse littrière, frappent la foule à tours de bras et à coups de matraques, et l'on s'écarte sans protestez, en faisant à la hâte le salut traditionnel de soumission.

Des gueux élanqués se battent pour le partage de quelques sapées (monnaie du pays), ou de quelque répugnant débris de comestible déterré dans un tas d'ordures. Les policiers infatigables dispersent les auteurs de la bagarre à coups de tringles, tandis que de gros commerçants, sur le seuil de leurs boutiques, ricanent bêtement de voir les pauvres qui se sauvent en frôlant leur échine endolorie.

Un gong, dont chaque rugissement vous fait bondir la cervelle dans le crâne et vous arrache le cœur, est heurté sauvagement, on ne sait où et on ne sait pourquoi.

Un homme qui, à votre avis, doit être pris de démentie, glapit une chanson sur des notes si aigües, qu'il semble que notre tympan va se déchirer et que du sang va jaillir de nos oreilles.

Des odeurs inconnues qui écourent et grisenent en même temps, engourdiscent le cerveau. On marche au hasard, sans pensée, le corps et les jambes sans ressort, comme si l'on était ivre, ou que l'on vive dans un cauchemar.

Il y a une station de pousse-pause. Machinalement, vous vous laissez aller sur les coussins de l'un de ces véhicules et c'est tout de suite une course vertigineuse dans la foule, avec, à travers un brouillard, le chaos qui défile, des êtres étranges, des maisons sculptées, dorées et peinturlurées, des enseignes grimacantes, de la musique barbare, encore, et des cris de possédés, proférés dans une langue diabolique qui halucine que nous sentons la folie entrer dans notre cervelle.

Vous arrivez à l'hôtel. Là, toute la féerie disparaît subitement. Vous êtes dans un quartier européen. L'hôtel en tout points est semblable à tous ceux de Paris, de Berlin ou du Caire. Les serviteurs, seuls, sont de couleur locale. Mais ils parlent anglais, comme on parle d'ailleurs cette langue dans tous les pays du monde.

Brutus MERGEREAU.

Chez les boulangers

A PARIS

Les inspecteurs du travail ont dressé contravention à 29 patrons boulangers pour infraction à la loi sur le travail de nuit. Les délinquants seront poursuivis en correctionnelle.

A noter que le syndicat communiste a décidé de se porter partie civile afin d'appuyer l'action légale du ministre Godart.

Et ce sera juste, comme on dit au Palais.

A TOULON

Patrons et ouvriers boulangers se sont mis d'accord pour le repos collectif hebdomadaire. Les boulangers seront dorénavant fermées la lundi.

En conséquence, le préfet du Var a pris un arrêté dans ce sens pour le territoire de Toulon.

Les détenus politiques sont libérés mais ce n'est pas en Russie

Le général Mordacq, remplaçant le général Degoutte, a fait libérer tous les prisonniers politiques de la Ruhr.

Tous les prévenus de Dortmund ont été libérés hier à midi.

Ce matin, les autres prisonniers sortaient à leur tour.

Le Bloc des gauches a attendu bien longtemps pour libérer les détenus politiques de la Ruhr. Et c'est un Bloc bourgeois. On ne comprend pas du tout que le Bloc ouvrier et paysan, qui est au pouvoir en Russie, attende plus longtemps que M. Herriot pour libérer les détenus politiques des îles Soloviezky !

Les arts vivants

Une chronique des arts, dans le *Libertaire*, est certainement à sa place. L'art est-il autre chose que la révolte douce et ingénue de l'homme pour tirer de lui-même ou de la matière cette essence, ce rythme divin, ce sens esthétique qu'elle se refuse à lui donner bénévolement ? L'art, sous toutes ses formes, n'est-il pas tout entier confondu dans le mythe de Prométhée, cet anarchiste en lutte avec les dieux, qui fait surgir la flamme du roc brut pour la porter, lumineuse, aux plus hautes cimes de la pensée ? L'art n'est-il pas tout à coup, dans le cœur des *trouvéres*, non seulement poètes, mais peintres, sculpteurs, décorateurs, cinégraphes, qui ont brisé les mailles serrées de la routine pour s'enfoncer vers des horizons inexplorés ?

Il ne s'agira pas ici de critiques byzantines, plus ou moins laudatives, sur des œuvres de cabotinage ou de bassese, mais bien d'une confrontation directe, loyale, d'un esprit libéré avec des œuvres libres.

Pour le travailleur, la vie ne vaudrait pas d'être vécue, si du labour de ses mains ne devait pas résulter le loisir qui permet la jouissance du beau. Il est plus capable qu'un bourgeois pétier de préjugés et nanti de formules, de saisir dans la couleur d'un paysage, dans le charme d'un portrait, dans le geste d'une statue, dans l'harmonie d'un accord, dans le modèle d'un film, dans la grâce d'une danse, les principes éternels et simples qui en constituent le génie primaire.

Les arts, dont nous parlerons ici, sont la corse de la vie à la misère de l'homme, et c'est l'homme qui, de sa propre substance, a créé ce sourire et ce baiser de la toile ou du marbre qui le viennent consoler de ses douleurs quotidiennes...

Nous dirons donc, avec une sincérité émouvante, ce que nous pensons de la peinture, cette image toujours nouvelle de la vie tous les jours renouvelée, dans un monde où les couleurs semblaient découvertes d'hier quand c'est un pinceau génial qui les anime dans les récrétant...

...Ce que nous pensons de la musique, cette seconde jumelle et sensible de la poés

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Le Syndicalisme est le refuge

Il y a une espèce d'atavisme, du probablement à un long passé d'esclavage, qui pousse la généralité des travailleurs à donner à un organisme ou à des hommes le droit de les diriger.

Ces camarades ne peuvent concevoir une société d'où tout principe d'autorité serait exclu ; l'individu est indolent de nature, l'habitude d'obéir, contractée depuis des milliers d'années, lui fait considérer avec effroi une société où il serait libre, mais responsable.

La tâche des révolutionnaires est donc de faire disparaître du cerveau des travailleurs cette idée qu'ils sont incapables de se diriger eux-mêmes ; l'existence de la société que nous préconisons ne se fera que lorsque les individus auront la conviction qu'elle est possible, lorsque leur cœur pourra la penser.

En attendant, l'homme détourne volontairement les yeux de cet idéal, et se confie à la politique et, hélas ! aux politiciens.

Il vient cependant à l'esprit que la trahison constante des partis politiques aurait dû en détourner les travailleurs ; croire cela serait méconnaître la faiblesse faculté d'oubli dont l'homme est doué. Et puis la politique ne change-t-elle pas continuellement de visage et de nuance, ne représente-t-elle pas le moindre effort ? Elle promet toujours, quitte à ne jamais tenir. Inspire-t-elle une grande confiance ? Non, mais la grande masse vote, soutient un parti, un peu par curiosité et un peu comme on prend un billet de loterie : cela peut être le bon numéro !

Cet état de choses est fâcheux, mais il serait puerl de le nier et de ne pas en tenir compte.

Les chefs, les sectaires, ceux surtout qui veulent tirer profit de la veulerie populaire n'ont qu'un but, du reste bien humain : le triomphe de leurs conceptions et la prise du pouvoir.

Le programme de leur parti devient la panacée universelle, et il apporte le honneur à l'humanité. En douter est leur faire injure ; l'entêtement s'en mêle, les mauvais instincts se donnent libre cours et on en arrive aux divisions néfastes.

D'après les politiciens, tout doit être subordonné au parti. Lui, rien que lui, ne peut assurer notre bonheur ! Syndicalisme ? Routine ! Intérêts du ventre ! Anarchie ? Utopie ! Maboulisme !

Contre ces sectaires il y a peu à faire, sinon de leur closer le bec chaque fois que cela est possible.

Il y a aussi la foule de ceux qui croient encore à la politique. Nous devons lui parler le langage de la simple raison, sans grandes phrases. Il faut que notre logique la frappe. Nous devons chercher les arguments qui apporteront un peu de lumière à ces aveugles volontaires. Étudions donc les faits et essayons d'en tirer des deductions logiques.

Le Syndicalisme, si décrié, s'il a la prétention de se rérigir seul, devient l'objet de la plus tendre sollicitude quand il consent à se laisser passer le lycée.

Ecoutez-les, nos politiciens de toutes nuances :

« Seul, le Syndicalisme est impuissant, il se mourra ! Laissez-nous le diriger, mettez-le sous notre protection, et alors vous le verrez devenir fort ! »

Tout cela est bien alléchant ! Mais dites-moi, politiciens, votre but n'est-il pas la prise du pouvoir ? L'un des vôtres, Sellier, du parti « le plus avancé », ne déclarait-il pas à ses ouailles que, même après la révolution, il y aurait encore une période de transition où l'on serait forcés de faire appel au capitalisme ? Vous aurez encore besoin de ce capitalisme que vous déprénez tant ; vous traiterez avec lui, il fera partie de l'ossature de votre société. Qu'adviendrait-il alors si ce capitalisme exploite par trop l'ouvrier ? Que se passera-t-il si cet ouvrier se révolte ? S'attaquant à l'une de vos institutions, il sera combattu par vous. Si pour être logique avec lui-même, cet ouvrier ne se révolte pas contre le pouvoir qu'il aura contribué à établir, il sera forcé ou bien de souffrir en silence, ou bien d'avoir recours à l'arbitrage du ministre compétent. Mais alors, dites-moi politiciens ! Cela sent la collaboration !

Hé quoi ! Je vous entendez récriminer contre les réformistes, je vous entends reprocher la collaboration des confédérés et des travaillistes avec le gouvernement, et vous voudriez que demain nous soyons dans ce cas ? Vous avez été trop élégants, vous nous avez fait si bien comprendre que l'ouvrier ne doit pas collaborer avec ceux qui l'exploitent que nous sommes complètement convaincus : Nous ne voulons pas plus collaborer avec les maîtres de demain qu'avec ceux d'aujourd'hui.

Développez vos partis à votre aise. Pour nous, travailleurs, nous avons des précautions à prendre. Nous voulons conserver un refuge où nous serons à l'abri de vos défaillances et de vos erreurs. Nous ne voulons pas nous lier les mains en vous aidant à prendre le pouvoir. Si votre doctrine est bonne, nous le verrons à l'épreuve. Mais le travailleur, quel qu'il soit, à quelque parti qu'il appartienne, a le devoir de servir et de fortifier la citadelle, où il sera à l'abri des déviations politiques, et où il sera assez fort pour faire valoir ses droits.

Seul, le Syndicalisme, absolument autonome vis-à-vis des partis, peut être ce refuge.

L. HUART.

Vida Obrera

He aquí el nombre del nuevo paladín que viene a llenar un vacío en la prensa militante de España y al cual deseamos felicitar. Véase el sumario :

El sindicalismo ante el momento actual. Trabajo practico por Germinal Esbleas aclaraciones Mariano Prat. A la juventud, Plano. Divulgación de las ideas. Diojenes.

Concepciones Victor Aurelio.

La procreación, J. E. P. Pensamientos e ideales. Cantaclaro. Paz entre todos, J. M. N. D. Organización, C.

Ensalzando lo grande. El obispo desconocido El honor, F. G.

Redacción calle Nueva, nº 35, Canet de Mar (Barcelona).

LES GRÈVES

Dans la Chaussure. (Maison Van de Poëls). — Ohé les bouufs ! Ecoutez la bonne blague qui fut jouée hier ! Riez à votre aise et retenez-la, on s'en divertira longtemps /

M. Van de Poëls qui dans le mouvement de son personnel n'a que le tort de mettre un point d'orgueil où il n'y a pas lieu, n'a rien à voir dans l'histoire, sauf d'avoir cru au génie du directeur de son service compétent. Eu voilà la fameuse blague. M. Robert Capelle, le grafe-papier en question, après avoir tenté en vain de faire à l'esprouffe la rédaction de l'*Humanité*, s'était cru capable de trouver parmi les chaussonniers une solide équipe, de ce qu'on appelle simplement des jaunes, avec la complicité d'une concierge de l'avenue Jean-Jaurès, il pensait avoir à grands renforts de promesses, embauché pour remplacer les grévistes de la maison, un nombre suffisant de renards. Les instructions suivantes étaient données : se trouver jeudi matin, place des Fêtes, à neuf heures, avec les outils et le tabouret, où les gentlemen de la Tour-Pointue seraient en nombre suffisant pour conduire sans dégâts l'équipe en question rue des Rigoles.

Hélas, trois fois hélas ! M. Robert filochard s'était impardonnablement trompé. On trouve quelquefois chez les chaussonniers un ou deux vaillants renards, mais une équipe complète c'est pas possible : aussi le premier chaussonnier qui fut au courant de ce que préparait l'insuffisant élève de la Tour-Pointue, s'empressa de prévenir les grévistes et le Syndicat, qui n'eut rien de plus pressé que de compléter l'équipe prévue. Et jeudi matin, nos camarades étaient au rendez-vous, sous la garde de gentlemen chaussant plus de 471 Et la direction de Robert filochard qui avait son manteau couleur mirlache et ses lunettes en or ! Et en route pour la rue des Rigoles. Après avoir reçu force confidences de Robert l'ingénieur, la présentation de l'équipe à M. Vaillant fut épique. Et après avoir dit à Vaillant ce qu'il fallait qu'il entende, nos copains resserrèrent de la boîte et se retrouvèrent nos camarades grévistes, et le rire fut homérique ! Ces messieurs de la Tour-Pointue furent obligés eux-mêmes de rire de la farce.

Nous aurions peut-être l'occasion de rire encore, surtout si Robert filochard garde l'initiation des opérations. La surveillance de nos camarades grévistes est efficace, elle le sera encore, étant donné que le concours bénévole de toute la corporation leur est acquis.

Le Comité de Grève.

Bâtiment de Nice. — Les travailleurs du bâtiment de Nice ont cessé le travail jeudi 4 septembre pour réclamer aux entrepreneurs le salaire de base suivant :

Manœuvre : 3 fr. 50 l'heure ; Aides spéciales : 4 francs ; Spécialistes : 4 fr. 50 ; Journée de 8 heures sans dérogations.

La grève bat son plein, les chantiers sevident rapidement, 3.000 grévistes tiennent rapidement au patronat orgueilleux et enrichi.

Les constructions sont plus nombreuses que jamais, l'arrêt des travaux va faire réfléchir patrons, propriétaires et pouvoirs publics, car les maisons en construction doivent être livrées pour la saison hivernale.

Le moral est très bon, malgré que l'élement italien, qui est en majorité, souffre de l'émigration et les vivres sont toujours plus en plus cher, les loyers à des prix inabordables, etc.

La Côte d'Azur forme un violent contraste. La bourgeoisie internationale vient en hiver bénéficier de la riche température hivernale et les travailleurs qui y vivent sont dans la misère la plus noire.

Quand on pense que ce sont les ouvriers du bâtiment qui sont à la base de ces fortunes et que par leur ignorance, ils souffrent du manque de tout ! Vont-ils un jour se réveiller, non seulement pour augmenter les salaires, mais pour prendre possession de tout leur travail accumulé, pour mettre en commun tous ces beaux sites où tous les ouvriers pourraient venir se poser quelques semaines...

Hardi les gars des Alpes-Maritimes, encore un coup de collier, la victoire est à ce prix !

Le Courier syndical.

Et à Cannes aussi. — Mercredi 10 septembre, les ouvriers maçons, cimentiers, terrassiers et manœuvres de Cannes se sont réunis en assemblée générale et ont envisagé la situation.

La grève a été déclarée à la réunion et a commencé effectivement hier matin. Il y a 200 grévistes.

Bâtiment de Laruns. — La grève de Laruns porte ses fruits. Quelques ouvriers de la maison Mazères, à Oloron-Sainte-Marie (Basses-Pyrénées) avaient été mis aux pièces, parce que le patron croyait qu'ils étaient trop payés avec 10 et 12 francs par jour. Il voulait que les ouvriers traillent dans l'eau pour sortir du sable, et ses ouvriers ont tous demandé leur paye plutôt que se courber devant cette fripouille.

Voilà l'exemple que doivent suivre tous les travailleurs de cette ville qui font des journées de 10 et 12 heures par jour pour toucher 80 francs au plus à la semaine.

Qu'est-ce que vous attendez, vous les crève-la-faim de la maison Larre d'Accos, vous les sans-chemise de la Société Parisienne et de la Société de la Vallée d'Aspe ?

Vous manquez tous du nécessaire, pendant que vos exploitants qui n'ont jamais produit, vivent largement du vol de votre travail !

Un Révolté.

Les Métallurgistes de Vienne font la grève générale. — La Commission Exécutive des ouvriers sur métal de Vienne s'est réunie mercredi. Elle a décidé de proclamer la grève générale pour le lendemain, matin à 10 heures.

L'ordre de grève a bien été suivi, les métallurgistes viennois n'étant pas divisés. Il y a 150.000 grévistes, au lieu de 20.000 qu'il y avait lundi et 60.000 avant-hier.

La cause des ouvriers a des sympathies dans l'opinion publique. Pour éviter les dangers de la durée d'un pareil conflit, on préte au bourgeois et au vice-chancelier l'intention d'intervenir.

La grève est contagieuse. Si les ouvriers des métaux n'ont pas satisfaction, la grève

Dans le S. U. B.

Chez les Pavés et aides. — Poussés par des besoins matériels inférieurs ou par un sentiment de révolte créé par la façon désinvolte avec laquelle pratiquent les entrepreneurs de travaux de voirie à notre égard ; vous avez abandonné vos chantiers en masse pour assister à la réunion qu'a avait organisée le 27 juillet écoulé, la Section technique des Pavés et Aides et Aides avec l'aide totale du Syndicat Unique du Bâti-

ment. En cette réunion fut étudiée profondément par les camarades compétents la situation pénible que nous subissons : un cahier de revendications comportant la totalité des revendications que nous voulions obtenir fut élaboré et transmis à la Chambre syndicale patronale. Une action coordonnée et méthodique y fut également envisagée et sa mise en application sur certains chantiers n'a pas tardé à porter ses fruits.

Mais sur d'autres au contraire, soit que les camarades aient été plus lents à s'émouvoir, soit qu'ils aient manqué de volonté pour la tactique à suivre, nous devons constater à regret que la situation est restée la même.

Et bien ! camarades, il faut que cet état de choses cesse au plus tôt ! La situation est aussi critique pour les uns que pour les autres. Les avantages de nos singes sont également puissants pour les premiers que pour les derniers. Il nous faut donc redoubler d'ardeur dans notre action journalière et si la tactique décidée mise en pratique sur certain chantier n'a pas apporté tout ce que nous pouvions en attendre, il nous faut employer d'autres moyens et vous savez s'ils sont nombreux.

Mais là, où la tactique n'a pas été suivie, il faut immédiatement la mettre en application.

Camarades, c'est afin que des renseignements puissent nous être fournis à ce sujet et afin de prendre à nouveau toutes les décisions que comporte la situation, car n'oubliez pas qu'il faut faire vite, l'hiver vient à grand pas.

Que nous vous convions à assister à l'Assemblée générale de la Section des Pavés et Aides qui aura lieu Dimanche 14 Septembre, à 9 heures du matin, salle Ferme.

Organisation de la main-d'œuvre étrangère. — Cette question aura fait couler beaucoup d'encre sans que le problème ne soit résolu. Elle est plus facile à écrire qu'à réaliser. Quoique nous constatons qu'il y ait des possibilités, nous ne devons de continuer notre propagande et notre recrutement. Cette question s'impose d'autant plus que nous approchons de la période hivernale qui inévitablement posera la question du chômage dont nous ne pouvons nous désinérer.

La région parisienne s'accroît chaque jour de plusieurs centaines d'ouvriers venant offrir leur bras, nombre qui constitue le danger qui nous menace et qui demain s'appellera péri.

Nous ne pouvons nous contenter de le signaler, il faut essayer de le résoudre pour ce faire s'impose incontestablement les moyens. Les travailleurs de ce pays veulent et réclament leur place sur le marché du travail qui leur permettra de vivre. Pour cela, il faut exiger d'une façon absolue l'arrêt d'émigration, il faut que l'on sache en haut lieu, que les pouvoirs publics n'ont pas le droit de rester sourds aux avertissements réitérés des organisations syndicales. Que le patronat fasse ses affaires, c'est possible ; qu'il réalise ainsi de beaux bénéfices, c'est certain ! Mais que pour conserver ses priviléges, il continue à réclamer une main-d'œuvre qui est déjà saturée, nous disons assez ! Pendant que des pères de famille cherchent à louer leurs bras, essayant refus sur refus sur les divers chantiers, au sein de ces derniers travaillent d'autres ouvriers qui accomplissent des journées de 10 et 11 h. et parfois davantage. L'inspecteur du travail, si le nom est bien celui de la fonction, qui s'efforce de satisfaire le patronat, devient sourd et aveugle à la violation des règlements établis par lui-même. Alors que le caherier des charges s'oppose à l'exécution des travaux de la Ville de Paris par les tâcherons, seuls ces derniers sont employés aux divers travaux faits au compte de la ville.

Nous avons signalé ces abus, nous avons fait connaître les malfaçons accomplies par ces derniers, nous avons l'action criminelle par l'absence totale de sécurité. La mort elle-même n'a point suffi pour empêcher nos ouvriers de révolter ?

C'est ce que nous verrons à la réunion corporative qui aura lieu dimanche, à 9 heures, au 17, rue de la Marne.

CHARPENTIERS EN BOIS. — Le moment n'est pas encore venu où nous devons nous tenir et nous laisser bercer dans une douce léthargie.

Nous avons encore du pain sur la planche, car les huit heures ne sont pas beaucoup respectées et les salaires ne sont pas très importants.

Ainsi les Bois-d'Outre se doivent de réagir et d'en porter un bon coup pour obtenir des avantages.

C'est pourquoi ils seront tous présents à l'assemblée générale qui aura lieu dimanche, à 18 h., au 17, rue Henri-Perrault, Bourse du Travail.

Que les camarades fassent la propagande nécessaire autour d'eux afin d'assurer le succès de cette réunion.

BRICQUEURS-FUMISTES INDUSTRIELS. — A l'encontre des autres corporations, Bâti-ment, qu'un surtours d'énergie fait se dresser contre la patronat, dans notre corporation, c'est la léthargie complète qui règne.

Alloons-nous enfin nous réveiller ? C'est ce que nous verrons à la réunion corporative qui aura lieu dimanche, à 9 heures, au 17, rue de la Marne.

CHARPENTIERS-PIERRE. — Aux Maçons, Limousin, Démolisseurs et Aides :

Camarades, pour examiner les questions suivantes : huit heures, salaires, tâcheron, main-d'œuvre étrangère, vous seriez tous présents à l'Assemblée générale qui aura lieu dimanche, à 9 heures du matin, salle Fernand-Pelloutier, Bourse du Travail.

PLOMBiers-POSEURS. — Tous les camarades syndiqués ou non seront présents à la grande réunion qui aura lieu dimanche, à 9 h. du matin, salle Raymond-Lefebvre, 8, avenue Mathurin-Moreau (métro Combat). Ordre du jour important.

MACONNERIE-PIERRE. — Aux Maçons, Limousin, Démolisseurs et Aides :

Camarades, pour examiner les questions suivantes : huit heures, salaires, tâcheron, main-d'œuvre étrangère, vous seriez tous présents à l'Assemblée générale qui aura lieu dimanche, à 9 heures du matin, salle Fernand-Pelloutier, Bourse du Travail.

Langue Internationale 10. — Tous les vendredis, à 21 heures, Bourse du Travail, cours supérieur d'ido et réunion d'Emancipation Stélo.

Le cours gratuit par correspondance fonctionne en permanence, on peut se faire inscrire à n'importe quelle époque. Pour le suivre et recevoir le Petit Manuel Complet en six leçons, envoyer 0 fr. 50 en timbres à « Emancipation Stélo, Libertaria Section », 37, rue Charlot, Paris (3^e).

Ligue Internationale des Réfractaires, 51, rue du Château-d'Eau. — Ce soir, réunion du Comité d'action.